

LES BATTUS

PAIENT L'AMENDE,
PROVERBE-COMÉDIE-PARADE,

O U

CE QUE L'ON VOUDRA;

PAR M. DORVIGNY.



A PARIS,

Chez L. JORRY, Imprimeur-Libraire,
rue de la Huchette, près du Petit-
Châtelet.

M. DCC. LXXIX.

R A G O T , *Fripier.*

Madame R A G O T .

J A N O T , *leur Garçon de Boutique.*

S I M O N , *Savetier.*

S U Z O N , *sa Fille.*

D O D I N E T , *Rat-de-Cave.*

U N C L E R C D E C O M M I S S A I R E .

U N G A R Ç O N P A T I S S I E R .

L E C A P O R A L D U G U E T .

D E S S O L D A T S .

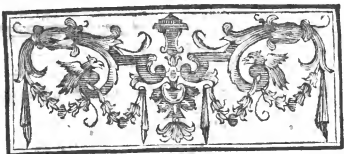
*La Scene se passe dans rue, devant de la
Boutique de Ragot.*

A MON LIBRAIRE.

EH bien , mon cher Libraire ! de ce coup-ci vous ne me gronderez plus.... rien ne porte malheur , m'avez-vous dit , comme de faire imprimer une Piece avant la premiere représentation. Je vous ai cru , & je viens après la centieme vous apporter la mienne. Allons vite , il n'y a plus de temps à perdre ; tandis qu'on la joue encore , apprêtez votre encre , disposez vos caracteres , & faisons gémir la Presse. Nombre de personnes vous demanderont , *comme à moi* , qu'est-ce que c'est que cet Ouvrage-là ? Répondez bonnement , *comme moi* , que vous n'en savez rien. Si l'on insiste & qu'on vous dise , *encore comme à moi* , « mais ce n'est ni une Comédie , ni une » Parade , ni un Proverbe » ! Repliquez , *toujours comme moi* , « soit ce que cela » pourra , y avez-vous ri » ? Si quelques-uns vous disent , « non , *comme à moi* » ; répartez-leur , *comme j'ai fait* , « tant-pis » pour vous » ! Et si plusieurs vous avouent franchement , *comme à moi* , qu'ils y ont

beaucoup ri ; oh ! pour lors , assurez-les ;
comme je n'y ai pas manqué , que vous en
êtes enchanté , & concluez , *comme j'ai fait*
aussi , que dès qu'on a ri au Spectacle , on
y a eu du plaisir ; que quand on a eu du
plaisir au Spectacle , on doit être content
de l'Auteur ; que quand on est content de
l'Auteur , on doit acheter son Ouvrage ; &
de conclusion en conclusion , débitez si bien
vos Exemplaires , que , voyant notre Edition
épuisée , notre tour vienne de rire aussi
comme les autres.





LES BATTUS

PAIENT L'AMENDE,
PROVERBE-COMÉDIE-PARADE,
OÙ

CE QUE L'ON VOUDRA.

*La Scene se passe sur les huit à neuf heures du soir.
Le Théâtre représente la rue, & n'est éclairé que
par un réverbère sur le côté.*

SCENE PREMIERE.

Madame RAGOT (seule , devant sa porte.)

VOYEZ un peu ce chien d'ivrogne ! c'est tous les jours le même train. Il m'emporte de l'argent , pour aller , dit-il , dans les ventes , & tous ses inventaires se font toujours sur le comptoir du Cabaretier ; & pis , quand il est fou , il se laisse attraper comme un enfant : il m'achete des drogues , des garde-boutiques ! Vlà - ti pas une belle heure , tenez , pour revenir ! ... Ah ! je crois pourtant que le voilà.

SCENE I I.

RAGOT, *un peu gris, portant un vieux tableau.*

Mme. RAGOT:

EH ben ! te vlà donc ? D'où ce que tu reviens com-
m'ça ?

RAGOT.

D'où ce que je reviens ? tiens, regarde ça. (*Il lui montre son tableau*).

Mme. RAGOT.

Eh ben ! après : qu'est-ce que c'est que ça ?

RAGOT.

C'est un original, ma femme.

Mme. RAGOT.

Original toi-même.... Voyez un peu st'animal, avec
sa guenille ! & ton argent, où est-il ?

RAGOT (*en montrant le tableau*).

Regarde ça, je te dis.

Mme. RAGOT.

Comment ! regarde ça ! ça ne te coûte pas les dix écus
que tu as emportés, peut-être ?

RAGOT.

Non dà. Encore douze francs que je redoie dessus.

Mme. RAGOT.

Encore douze francs ! est-ce que tu te moques de moi ?

RAGOT (*lui cognant le nez avec*).

Mais regarde-le donc, tu verras ce que c'est.

Mme. RAGOT.

Ah ! misérable, peux-tu faire des marchés comme-ça !
nous vlà ruinés !

RAGOT.

C'est toi qui me ruine ! tu ne fais pas vendre.

Mme. RAGOT.

Je ne fais pas vendre ?

RAGOT.

Non : je devrois être à présent le plus grand Fripier
de Paris, avec les marchés d'or que je fais tous les jours ;
mais tu n'entends rien au commerce ; tu ne fais pas ven-
dre, je te dis.

Mme. RAGOT.

Mais, imbécille, c'est toi qui ne fais pas acheter. Qu'est-

ce que tu veux que je vende, quand tu m'apportes des villenies comme ça ?

R A G O T.

Des villenies comme ça ! Insolente ! un original qui fort du Cabinet d'un Receveur des Gabelles.

Mme. R A G O T.

Une belle autorité ! Et pourquoi qui le vend drès que c'est si beau ?

R A G O T.

C'est un petit arrangement que la Justice fait par représailles.

Mme. R A G O T.

Comment ! par représailles ?

R A G O T.

Oui : il a fait sortir les fonds de la caisse pour meubler son Cabinet, & à présent on fait sortir les tableaux de son Cabinet pour remeubler la caisse : ça fait la navette.

Mme. R A G O T.

Vlà ce qui t'arrivera au premier jour : on vendra ton lit pour payer tes belles emplettes.

R A G O T.

Allons, allons, taisez-vous, femme. Vous n'êtes pas faite pour vous connoître à tout ça : mêlez-vous de vendre les prix que je vous dis, & ne raisonnez pas sur mes marchés.

Mme. R A G O T.

Vendre les prix que tu dis ! & qui diable en voudroit ? Tes marchandises sont si belles, que personne ne les regarde tant seulement pas.

R A G O T.

C'est qu'il ne passe pas de connoisseurs dans ste rue-ci : faut changer de quartier Voyez-moi ça ! Ces petits bouquets de Rembrant, comme c'est délicat ! ste bataille de Téniers ! tenez, ça n'est-ti pas parfait ? & ste noce par Lebrun ! C'est-ti pas réjouissant. Là, ne diroit-on pas que toutes ces bouteilles-là sont pleines ? rien qu'à les regarder, ça donne envie de boire.

Mme. R A G O T.

Tu les regardes donc depuis le matin jusqu'au soir, car t'as si envie-là toute la journée ?

R A G O T.

Taisez-vous, Madame Ragot, & rentrez-moi tout-ça ; ça devroit déjà être dans la boutique.

Mme. R A G O T.

Que ne reviens-tu de meilleure heure ! Est-ce que je peux rentrer ça à moi toute seule ?

Vous ne pouviez pas vous faire aider par Janot ? où est-ti, st'animal ? Janot ! oh ! Janot ! (*Il appelle*).

S C E N E I I I.

J A N O T (*à la fenêtre*). *Les susdits.*

J A. N O T.

E H ben ! quoi qu'il a donc encore fait Janot ?

R A G O T.

Descendras-tu , quand on t'appellé ?

J A N O T (*à la fenêtre*).

Je ne peux pas , note maître. Je suis ta guetter la soupe qui est sur le fourneau , qui va s'enfuir , qui bout.

R A G O T.

Eh bien , ôte-la vite & descends.

J A N O T.

Je le veux ben , moi. (*Il sort de la fenêtre*). Ah ! jarni ! vlà que je me brûle ! & tout le bouillon qu'est répandu , tenez , pour être si pressé là , dans les cendres.

R A G O T.

Arriveras-tu donc ?

J A N O T.

Ah ben , dame ! donnez-vous le temps. (*Il tombe dans l'escalier en courant , on entend le bruit*).

Mme. R A G O T (*à Janot qui entre*).

Ah ! le mal-à-droit !... Qu'est-ce que t'as fait là ?

R A G O T.

Tu viens de casser quelque chose , je parie.

J A N O T.

Au contraire , Monsieur , c'est ma jambe , que je me suis donné une entorse en tombant , dans le talon , qu'est-là à l'entrée de l'escayer , que ça me fait un mal de chien , où ce qu'on n'y voit goutte encore.

R A G O T.

Grand benêt ! tu ne peux par regarder à tes pieds : on se tient ferme quand on marche.

J A N O T.

Pardine , quand j'y regarderai , je vois ben que j'ai le talon démis , pisque je boite.

R A G O T.

Vilain paresseux ! il faut toujours crier après lui ! qu'est-ce que t'as fait toute la journée ?

J A N O T.

J A N O T.

Ah ben, oui ! ne sembe-ti pas qu'on reste là les bras croisés ? & stesfayer que j'ai nétoyé depis le haut jusqu'en bas, avec un balet qui faisoit peur.

R A G O T.

Oui, un balet qui faisoit peur !

J A N O T.

Sûrement, Monsieur, de l'ordure gros comme vous, que Jai ôtée, où ce qu'on se mireroit dedans à présent.

R A G O T.

Eh ben ! après : est-ce là tout ?

J A N O T.

Ah ben, oui, tout ! j'ai été porter ce vieux fauteuil chez le rempailleux, là contre l'égoût Montmartre, qui étoit tout dépaillé.... après ça j'ai été à la vallée chercher un abatti, comme vous me l'aviez dit vous-même de dindon, présence de Madame, qui m'a coûté douze sous avec le cou & les pattes.

R A G O T.

Tu n'as donc pas été à la boucherie ?

J A N O T.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai pris un bon pot au feu pour demain dîner avec vot' compere, qui est tout de la tranche, qui doit venir avec sa femme, pesant cinq livres, sans os du tout.

R A G O T.

Et pour le souper, ce soir ?

J A N O T.

Oh ! pour ce soir j'avons un petit gigot qu'est au four, chez le Pâtissier, avec une gousse d'ail dans le manche.

R A G O T.

C'est bon. Allons, rentre tout ça.

J A N O T.

Oh ! je ne me suis pas endormi allez, & si c'est pas encore là tout. J'ai été battre ste vieille courteline que vous savez ben, avec la voisine qui étoit toute pleine de poussiere.

R A G O T.

La peste de l'imbécile ! qu'est-ce que tu m'embrouilles, la voisine pleine de poussiere ?

J A N O T.

Oui, la courtelaine..... & pis ste tenture que j'ai portée chez le dégraisseur, que vous avez achetée hier à l'inventaire.....

R A G O T.

1- Moi ! j'ai acheté ? ...

J A N O T.

Oui, qui vous a coûté un louis, où ce qui y avoit tout plein de taches dedans.

R A G O T.

Ah ! je fais ce que tu veux dire.... Allons, il se fait tard, va-t-en me chercher le souper.

J A N O T.

Eh ben ! donnez-moi de l'argent pour payer la façon.

R A G O T.

Comment, la façon ?

J A N O T.

Oui, deux sous pour le four.

R A G O T.

Est-ce que tu n'as pas d'argent ?

J A N O T.

Moi ! eh pardine ! vous crayez ben que je n'en manque pas, vous ne m'en laissez jamais.

R A G O T.

Eh ! qu'est-ce que t'as fait des six sous que ma femme t'a donnés ce matin ?

J A N O T.

(à part.) Ah ! jarni, je ne croyois pas qu'il faisoit ceux-là ! Monsieur, j'en ai fait mettre des bouts à mes foyers, de quatre sous, par le favetier du coin, qui étoient tout percés à jour.

R A G O T.

Oui, tes foyers de quatre sous ! & les autres deux sous ?

J A N O T.

J'en ai fait mettre des clous aux talons, de six yards, & les autres deux yards j'ai regardé la liste de la Loterie.

R A G O T.

Pourquoi faire regarder la liste ?

J A N O T.

Pour voir si j'aurois pas gagné quelquefois.

R A G O T.

Est-ce que tu mets à la Loterie, toi ?

J A N O T.

Moi ! Oh ! je ne suis pas si bête. On dit que c'est de l'argent perdu.

R A G O T.

Et comment veux-tu donc y gagner, imbécile, si tu n'y mets pas ?

J A N O T.

Eh l'hasard donc : ... si j'ai du bonheur moi, ne faut qu'un coup.

Oui , tu m'as l'air heureux aussi !... quiens ma femme ;
donne-lui de la monnoie ; moi , je vas mettre le cou-
vert. (*Il rentre.*)

S C E N E I V.

Mme. R A G O T , J A N O T ;

Mme. R A G O T.

C O M B E N qu'il te faut ?

J A N O T.

Deux sous pour aller chercher le gigot.

Mme R A G O T.

Quiens en vlà douze , en revenant tu prendras une
bouteille de vin.

J A N O T.

A queu prix , not' Maîtresse , à quinze ?

Mme. R A G O T.

Tenez st'imbécile ! à quinze avec douze sous ?

J A N O T.

Dame , vous n'expliquez pas aussi ; on n'est pas forcier
pour deviner tout.

Mme. R A G O T.

A dix sous , nigaud , & deux pour le gigot , ça fait
ton compte. Ou ben , tiens , rends-moi mes douze sous ,
j'ai besoin de monnoie , vlà six francs. Fais-toi donner
de bonnes pieces , entends-tu ? (*Elle s'en va.*)

J A N O T.

Oh ! pardine , laissez faire , allez , je ne suis pas bête ;
moi. Vous savez ben qu'on ne m'attrape pas comme
ça... (*seul*) C'est bon.... j'avois ben encore queuques
sous de monnoie que je n'ai pas voulu l'y dire , là-haut
dans un coin de ma chambre. Je les garde pour aller
déjeuner demain avec Memselle Suzon , qu'est fête ;
comme j'avons été Dimanche dernier Allons toujours
chercher not' soupé.... mais la nuit est noire comme
tout. Je répandrai la fausse. Holà ! not' Maîtresse , des-
cendez-moi donc un peu vot' lanterne , qu'on n'y voit
goutte , avec de la chandelle dedans.

Mme. R A G O T.

Quiens , la vlà. (*Elle lui donne.*)

Ben obligé...

(Il s'en va en chantant :

Lison dormoit fuz un bozage,

Un bras par-ci, l'autre pied par-là...)

Eh mais ! Dieu me pardonne, je crais que vlà Mamfelle Suzon à sa fenêt' ; faut que je l'y dise un petit bon soir sans faire semblant de rien ; (en criant) bon soir donc, Mamfelle Suzon, comment que vous vous portez, s'il vous plaît ?

S C E N E V.

S U Z O N (à sa fenêtre).

BEN obligée, fort ben, Monsieur Janot, & vous-même du depis qu'on ne vous a pas vu ?

J A N O T.

Oh ! moi, je me porte comme le Pont-Neuf. Quenque vous faites donc à vot' fenêt', à l'heure qu'il est, à st'heure-ci ?

S U Z O N.

Ah ! rien, je suis ta prendre un petit brin l'air, sans que ça paroisse ; & vous, où que vous allez comme ça ?

J A N O T.

Je vas chercher not' soupé qui est chez le Pâtissier, au coin de la rue, à côté de ce Parfumeur, cuit dans le four.

S U Z O N.

C'est fort ben fait ; vous aurez beau temps.

J A N O T.

Oui, ma fine, si ça dure, j'aurons eune belle journée ste nuit.... y fera beau demain pour la promenade. Si vous voulez, j'irons déjeuner comme j'avons été Dimanche dernier à Saint-Cloud. Je mangerons de bons baignets cheus le Suisse, fricassés dans la poêle.

S U Z O N.

Je le voulons ben, Monsieur Janot ; mais c'est que ça bourre comme tout, les baignets.

J A N O T.

Oh que non, je les ferons descende ; je boirons de ce bon petit vin de Briolet que vous aimez tant, que nous en avons bu l'aut' jour sous ce grand berceau, où ce qui y a de l'épine blanche tout du long, à six sous la boutteille ; vous en souvenez-vous-ti ?

Pardine si m'en souvient ! témoin, qué j'y ai t'oublié mon petit couteau que vous m'aviez donné, ou ce que j'en ai t'eu ben du chagrin, allez.

J A N O T.

Comment ! Stustache Dubois que je vous avois fait présent ? Ah ben ! voyez, c'est comme un sort ! ... Mais, c'est égal, je vous en donnerai un aute, un véritable couteau de Langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur ; vous n'en verrez pas la fin de celui-là. Il m'a déjà usé deux manches & trois lames, c'est toujours le même !

S U Z O N.

C'est ben honnête à vous Monsieur Janot, faut pas vous défaire de vos meubres comme ça pour moi.

J A N O T.

Ah ! pardonnez-moi, Mamfelle, c'est rien que ça. En parlant de couteau, c'est sea mon pere qui en avoit un beau, devant Dieu soit son ame, pendu à sa ceinture, dans une gaine, avec quoi il faisoit la cuisine.

S U Z O N.

A quelle heure que vous viarez me prendre, pour que je me tienne prête ?

J A N O T.

A huit heures. Mais dites donc, faut pas aller avec ce guernadier de l'aute jour. J'ai toujours peur qu'il me racole avec ses crocs. C'est de la mauvaïse compagnie, ça ; & vous savez ben le proverbe, dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes.... vaut ben pas mieux n'être que moi & vous, vlà tout ; & pis vot' petite sœur & mon petit frere & ma cousine : ça fera cinq, nous jouerons aux quatre coins, pas vrai Mamfelle Suzon ?

S U Z O N.

Tout ce qui vous fera plaisir, Monsieur Janot ; mais faudra revenir de bonne heure, nous goûterons en chemin.

J A N O T.

Oui, je passerons par Seve, J'y mangerons de petits gâteaux de Nanterre.... comme j'en avons mangé l'aut' jour tout le long de la rivièrè, avec du beurre dessus.

S U Z O N.

Et vous souvenez-vous des bonnes cerises que j'avons mangées aussi ?

J A N O T.

Pardine, je le crais ben, de ste ptite Marchande qui étoit si jolie, à trois sous la livre.

S U Z O N.

Oh ! mais tout ça vous ruine, M. Janot, faut pas éte

un dépensier comme ça ; vous ferez un mauvais ménage ; au moins ; vous êtes comme un panier percé , l'argent ne vous tient pas.

J A N O T.

Ba , ba , vous êtes trop regardeuse aussi à propos de panier percé , Mamselle Suzon , vous vous souvenez-vous-ti que vous m'avez promis quelque chose ?

S U Z O N.

Moi ! de quoi donc que c'est que ça pourroit être ?

J A N O T.

Ah dame , sous votre respect , vous m'avez promis de m'embrasser quand je vous rapporterions vos bas de coton à coins brodés , que j'ai donnés à reprendre à ma cousine la ravaudeuse , où ce qui y a une maille d'échappée .

S U Z O N.

Est-ce que vous les avez dessus vous ?

J A N O T.

Oui.

S U Z O N.

Ah ! ben obligée , donnez-les moi.

J A N O T.

Oui-dà ! donnant donnant : faut m'embrasser auparavant.

S U Z O N.

Oh ! comme ça , dans la rue , devant tout le monde ?

J A N O T.

Non , venez m'ouvrir la porte de l'allée , j'entrerons un instant.

S U Z O N.

Eh ben ! éteignez votre lanterne , qu'on ne vous voie pas ; je vas vous jeter la clef.

J A N O T.

C'est bon. (*Il souffle sa lumière*).

S C E N E V I.

S I M O N (*à la fenêtre*), à S U Z O N.

E H ben ! chienne de bavarde , avec qui que t'es donc là à causer ?

S U Z O N (*bas*).

Avec personne , mon pere.

J A N O T (*d'en-bas de la rue*).

Hem ! qu'est-ce que vous dites , Mamselle Suzon ?

SIMON (*à la fenêtre*).

Ah ! c'est encore ce petit gueux de Janot !

JANOT (*d'en-bas*).

Janot, . . . oui, c'est moi . . . jettez donc.

SIMON (*déguisant sa voix*).

Que je jette ?

JANOT.

Oui, la clef dans mon bonnet. Me voilà.

SIMON (*déguisant sa voix*).Tout - à - l'heure. Attends, attends. (*Il va chercher un pot, &c.*). Y es-tu ?JANOT (*s'approchant sous la fenêtre, & tendant son bonnet*).

Oui, jette.

SIMON (*lui jettant sur le corps*).

Tiens, attrappe.

JANOT (*qui a tout reçu &c.*).

Ah ! farpédié ! qu'est-ce que c'est que ça ? . . . Vous ne pouvez pas prendre garde à ce que vous faites. On crie, gare-l'eau du moins avant que de jeter . . . Mais comme ça sent donc ! . . . Est-ce que ça seroit . . . (*Il flaire.*) Ah ! jarnigoi ! c'en est. Voilà ma veste toute perdue, y n'y a pas à dire non ; c'en est ben ! Fi, Mamselle Suzon, c'est indigne à vous. C'est un fait exprès ! Vous m'avez fait éteindre ma lanterne ! mais jarni ! gny a pas besoin des yeux pour ça ! avec le nez on voit ben ! . . . Voilà une belle chienne d'attrappe ! . . . vous avez beau rire ; allez, je ne sommes pas vot dupe, je voyons ben à présent de quoi y retourne ! . . . Eh ! farpédié ! comment que j'allons donc faire ? Faut aller montrer ça tout chaud à not' Maîtreffe. (*Il se retourne vivement pour s'en aller, & se cogne contre Dodinet.*)

SCENE VII.

JANOT, DODINET.

DODINET.

AU diable soit l'animal ! Vous ne pouvez pas prendre garde !

JANOT.

Eh ! pardine, prends garde toi-même. Est-ce que tu ne vois pas ben que je n'y vois goutte ?

D O D I N E T.

Eh ! ben ; on va doucement , on ne se jette pas comme ça dans le monde.

J A N O T (à part).

Eh ! mais , queu rencontre. Y me fembe que j'ai vu ste voix la queuque part . . . (Haut) qui est-là ?

D O D I N E T.

Qui est là , toi-même ?

J A N O T.

(A part). Oh ! c'est lui sûrement. (Haut) Je m'appelle Janot.

D O D I N E T.

Comment , c'est Janot ? . . . & moi , je suis Dodinet.

J A N O T.

Ah ! mon cher Dodinet ! je suis tenchanté de te retrouver. Pardine , quiens , drès que j'tai reconnu , je me suis douté que c'étoit toi Embrassons-nous.

D O D I N E T.

De tout mon cœur (Ils s'embrassent). Eh ! mais , tu es tout mouillé !

J A N O T.

Oh ! c'est une histoire que je te vas conter. Quiens , imagine-toi . . . (En gesticulant il touche l'épée de Dodinet) mais , qu'est-ce que t'as donc là ?

D O D I N E T.

Ça , c'est mon épée.

J A N O T.

Ton épée ! est-ce que t'es soldat de Milice ?

D O D I N E T.

Non , je suis engagé dans les Rats-de-Cave.

J A N O T.

Guiable ! c'est-ti un beau Régiment ça ?

D O D I N E T.

Oh ! je t'en réponds va . . . mais . . . (Il flaire) viens un peu de ce côté-ci. (Il le mène à l'autre bout du Théâtre). Eh ! ben , ton histoire ?

J A N O T.

Emagine-toi donc , je m'en allois chercher not' soubé , & pis vlà que . . .

D O D I N E T (à part).

Queu diable d'odeur ! quiens , reculons-nous ici. (Il recule d'un autre côté).

J A N O T.

Et ! pis , vlà donc que je passois , en passant ; & pis tout d'un coup . . .

D O D I N E T (reculant toujours).

(A part). Mais c'est encore pus fort ici.

J A N O T.

(17)
J A N O T.

Est-ce que t'as des fourmis dans les pieds , toi ? Qu'est-ce que t'as donc à danser ?

D O D I N E T.

Eh ! non ; c'est que je crais qu'il a passé par ici des. . . .

J A N O T.

Non, il n'a passé personne.

D O D I N E T.

Si fait , je te dis : ça sent un goût. . .

J A N O T.

Comment ! un goût ! Ah ! quiens , c'est ça , peut-être. (*Il lui porte son bras sous le nez*).

D O D I N E T (*le repoussant*).

Ah ! si donc ! qu'est-ce que c'est donc que ça ?

J A N O T.

C'est l'histoire que je te veux conter.

D O D I N E T.

Le diable t'emporte Est-ce qu'on t'a jetté

J A N O T.

Tout juste ; t'as mis le nez dessus.

D O D I N E T.

Ah ! ben ! tant mieux , mon ami ; voilà une bonne affaire pour toi ça.

J A N O T.

Bah ! je la croyais mauvaise , moi ?

D O D I N E T.

Au contraire , mon ami , elle est excellente.

J A N O T.

Comment donc ça ?

D O D I N E T.

Oh ! c'est que t'auras de bons dédommagemens. Faut faire une plainte cheux le Commissaire.

J A N O T.

Ah ! oui , mordine , t'as raison.

D O D I N E T.

Ne t'a-t-on pas rossé aussi un peu ?

J A N O T.

Non , heureusement.

D O D I N E T.

Ah ! tant pis , morbleu ! tant pis !

J A N O T.

Tant mieux , putôt.

D O D I N E T.

Eh non ; tant pis , mon ami ; si t'avois eu seulement quelques coups de bâton , ou quelques coups de pied au cul , ça te vaudroit de l'argent.

J A N O T.

Es-tu ben sûr de ça ?

D O D I N E T.

Pardine , imagine-toi : c'est le casuel de not emploi , je devons ben le favoir.

J A N O T.

Ah ! c'est ça ptête qu'on appelle le tour du bâton , pas vrai ?

D O D I N E T.

Quiens , y n'y a pas encore huit jours , j'ai t'eu un soufflet qui m'a valu près de dix pistoles.

J A N O T.

Peste ! c'est ben heureux ça ! j'en ai diablement reçu qui ne m'ont rien rapporté , moi.

D O D I N E T.

C'est que tu ne fais pas t'yprendre. Quiens , moi , vlà comme ça m'est venu. Y avoit zun homme qui couroit après moi dans la rue ; & me sauvant ; le pied m'a glissé , je suis tombé dessus un coup de canne. Jene perds pas la tête , moi , je me relève. Vlà mon homme qui me rattrape : y vient sur moi comme un furieux , comme ça , quiens.... Si je ne m'étois pas retourné , il me campoit un coup de pied dans le vente.

J A N O T.

C'est ben adroit ? tu l'as escamoté donc ?

D O D I N E T.

Oui , par-derriere. Le vlà tout fot , lui , d'avoir manqué son coup ! Quand il voit ça , il m'allonge un soufflet.

J A N O T.

Que t'escamotes encore ?

D O D I N E T.

Non : je l'ai reçu , celui-là ; il m'a fait voir [pus de dix mille chandelles.

J A N O T.

Diable ! t'a vu là une belle illumination !

D O D I N E T.

Oui : mais je ne me suis pas endormi , vois-tu ; j'ai été porter ma joue toute chaude cheux un Commissaire ; & comme je te dis , j'en ai t'eu toujours ben une bonne centaine de francs.

J A N O T.

C'est ben heureux. Si j'avois su ste rubrique-là putôt ; je me ferois déjà ben fait payer aussi , moi. Quiens , vois-tu ste dent là qui me manque dans le coïn , là. macheliere ?

DODINET.

Eh ! ben ; est-ce d'un soufflet ?

JANOT.

Oui, il étoit chenu, pas vrai, filà. . . . Faut que je te le conte, ça, quiens, à poingt fermé, pour deux yards. J'avois passé l'eau à la place Louis XV dans un bateau ; je prends dispute pour une piece avec le Passen, de dix-huit deniers, qu'elle n'étoit pas bonne à ce qui disoit, moi je n'y en voulais pas donner une aute. Y me plante un soufflet, quiens, comme ça, avec sa main, qui me prend depuis l'oreille jusque sus le nez, vois-tu, comme une épaule de mouton. Y me jette à la renverse & me casse une dent là, les quate fers en l'air ! Si-tôt que je vois ça, moi, vlà que je me mets tout de suite à saigner du nez & à cracher le sang. . . . vlà tout le monde qui s'amasse. Le Passen a eu peur. Il a repoussé au large sans me demander son reste. . . . Moi, je me suis ramassé ; j'ai pris mes jambes à mon cou, & j'y ai emporté ses deux yards, vlà tout ce qu'il m'a valu.

DODINET.

Ah ! ce n'est pas assez. Mais crais mois, ne manque pas l'occasion-là. . . . Vlà ici tout justement un Commissaire qui demeure à ste lanterne-là. Vas ben vite faire ta plainte, & demain je te dirai ce qu'il faudra faire. Où demeures-tu ?

JANOT.

Quiens, là-devant, chez le Fripier, au coin de la rue.

DODINET.

C'est bon : à demain, au revoir, mon ami. (*Il s'en va*).

SCENE VIII.

JANOT seul.

PARDINE, je suis ben heureux de l'avoir rencontré ! Sans lui, j'aurois encore perdu ça, moi ! Vlà pourtant ce que c'est de favoir les affaires ! On tire parti de tout. C'est là qui m'a dit le Commissaire, je crois voyons t'un peut, holà ! (*Il frappe*).

SCENE IX.

JANOT, UN CLERC.

LE CLERC.

QUE demandez-vous ?

JANOT.

C'est-ti pas ici que demeure la maison de M. le Commissaire ?

LE CLERC.

Oui : qu'est-ce que vous lui voulez ?

JANOT.

Je voudrais l'y parler en main propre.

LE CLERC.

Il n'y est pas.

JANOT.

Ah ! ben, c'est tout de même. Dites-lui qu'il faut que je l'y parle.

LE CLERC.

D'abord qu'il n'y est pas, vous ne pouvez lui parler.

JANOT.

Je vous dis que si fait, puisque c'est pour affaire, faut ben que j'y parle.

LE CLERC.

Pour affaire ! oh bien ! je suis son Maître Clerc, vous pouvez me dire ce que c'est ; c'est la même chose. Parlez, je vous écoute.

JANOT.

Eh ben ! Monsieur, je viens me plaindre.

LE CLERC.

Ah ! vous venez faire une plainte ?

JANOT.

Oui Monsieur, je viens faire une plainte contre. . . .

LE CLERC *l'interrompant.*

Un instant, mon ami, pour faire une plainte, il y a une petite formalité à observer.

JANOT.

Et ben, qu'est-ce que c'est ?

LE CLERC.

Notre temps est précieux, voyez-vous, nous ne pouvons pas le perdre à bavarder avec le premier venu. . . . Lorsqu'on veut causer avec nous, il faut commencer par payer.

J A N O T.

Comment ? payer pour venir se plaindre ?

L E C L E R C.

Oui , mon ami , payer pour se plaindre.

J A N O T.

Pardine , vlà une bonne histoire encore !... Je n'ai pas d'argent moi , Monsieur.

L E C L E R C.

Vous n'avez pas d'argent ?

J A N O T.

Non , Monsieur , je n'en ai pas.

L E C L E R C.

Vous n'avez point d'argent ! eh ! pourquoi diable vous plaignez-vous donc , si vous n'avez pas d'argent ? allez mon ami , allez , vous êtes un mal avisé ! il vous sied bien de venir interrompre un Commissaire ! retirez-vous ! vous êtes un impertinent ! apprenez que quand on n'a point d'argent , on ne doit pas se plaindre , entendez-vous bien ! on ne doit pas se plaindre. (*Il s'en va*).

J A N O T (*sur le devant*).

Une belle chienne de raison ! c'est justement là le moment de se plaindre , ou jamais . . . Diable ! Dodinet ne m'avoit pas prévenu de ça , moi . . . Mais c'est peut-être pas ben cher , y faut voir , J'ai là st'écu que not Maître m'a donné , de six francs. Je peux p'endre la plainte dessus , je l'y remettrai ça de mon bourficaui qui est dans ma chambre . . . Reparlons - l'y . . . Ecoutez - donc , Monsieur.

L E C L E R C.

Eh bien ! que me voulez-vous encore ?

J A N O T.

Monsieur , c'est-ti ben cher que vous prenez ?

L E C L E R C.

Non ! il ne vous en coûtera que vingt-quatre fols.

J A N O T.

Vingt-quatre fols ! je vous garderai donc une heure. Et à quoi ça m'avancera ?

L E C L E R C.

A avoir des dédommagemens , des réparations , des intérêts considérables ! oh ! c'est de l'argent bien placé !

J A N O T.

Ah ben ! en ce cas-là , revenez , Monsieur ; je m'en vas vous payer.

L E C L E R C.

Eh ! vous disiez que vous n'aviez point d'argent !

J A N O T.

Ah ! c'est que mon gousset étoit percé , mais je viens d'en trouver dans la doublure.

L E C L E R C.

Tant mieux ! puisque vous avez de l'argent , parlez , je vous écoute. Plaignez vous Monsieur , plaignez-vous de tout le quartier , si vous voulez ; me voici prêt à recevoir votre plainte . . . où est votre argent ?

J A N O T.

Le voilà Monsieur. (*Il montre son écu*).

L E C L E R C.

Six francs ! ah ! voilà de quoi faire une belle plainte , bien nourrie même !

J A N O T.

Je le crais ben. Ah ça ! rendez-moi de bonnes pieces toujours.

L E C L E R C.

N'ayez pas peur , allez , vous n'aurez pas de peine à passer celles que je vous rendrai. Voilà votre compte. Parlez, Monsieur.

J A N O T.

Imaginez-vous, Monsieur , que tout-à-l'heure on vient de me jeter par la fenêtre...

L E C L E R C.

Par la fenêtre ! Ah ! Monsieur , que me dites-vous là ? par la fenêtre ! mais c'est une affaire criminelle que cela !

J A N O T.

Criminelle ! Ah ! je vous en réponds , très-criminelle !

L E C L E R C.

Comment donc ! criminelle au premier chef ; & vous venez vous plaindre criminellement , n'est-il pas vrai ?

J A N O T.

Oh oui ! tout ce qu'il y a de plus criminellement... Rendez-moi ça ben noir.

L E C L E R C.

Ne vous inquiétez pas ... Mais écoutez donc, Monsieur.

J A N O T.

Quoi ?

L E C L E R C.

Une plainte criminelle , c'est beaucoup plus cher.

J A N O T.

Comment donc ?

L E C L E R C.

Oui , il faut encore trente-six sols.

J A N O T.

Mais je viens de vous en donner vingt-quatre pour me plaindre.

L E C L E R C.

Distinguons, Monsieur, ne confondons pas : il y a civil & criminel, voyez-vous, vous m'avez payé au civil ; mais vous vous plaignez au criminel ; cela change la thèse.

J A N O T.

Qu'un chien d'arrangement ! c'est toujours une plainte.

L E C L E R C.

Oui, mais concevez donc que l'une vous rapportera infiniment plus que l'autre, & que cela se paye en proportion.

J A N O T.

Ah ! jarni ! tout ça commence à me dégoûter, moi ; mais c'est ti ben sûr aussi que ça me rapportera ?

L E C L E R C.

Oh ! sans doute, plus vous me donnerez, &..

J A N O T.

Et moins il me restera, n'est-ce pas ?

L E C L E R C.

Non, & plus il vous rentrera.

J A N O T.

Allons, puisque c'est comme ça, tenez, voilà encore les trente-six sous ; mais arrangez-moi ben ça, au moins.

L E C L E R C.

Oh ! vous êtes tombé en bonnes mains ! ... dites-moi, avez-vous des témoins ?

J A N O T.

Pardine, si j'en ai : tout le quartier étoit là ! & pis les passants, & pis Dodinet.

L E C L E R C.

Tant mieux ! cela rend votre affaire bien meilleure ; il faudra les faire assigner.

J A N O T.

Oui, il faut faire assigner toute la rue.

L E C L E R C.

Oh ! pourvu que vous en ayez trois ou quatre, cela suffira... voyons, combien avez-vous encore là ? (*il regarde dans sa main*).

J A N O T.

C'est un petit écu, ça.

L E C L E R C. (*le prenant*).

Un petit écu, & bien ? c'est pour quatre assignations, il y en aura assez (*Il serre l'écu*).

J A N O T.

Et ben, quest-ce que vous faits ; & mon écu donc ?

L E C L E R C.

C'est pour payer l'Huissier, ça.

J A N O T.

Comment diable ! encore payer ! oh ! je n'entends pas ça moi, je ne donne pas it' écu-là.

L E C L E R C.

Et laissez donc, vous êtes comme un enfant, voulez-vous mener cela chaudement, ou non ?

J A N O T.

Mais, mon argent, avec tout ça ?...

L E C L E R C.

Et bien votre argent ? il n'est pas perdu, songez donc aux intérêts de cette affaire-là !... vous êtes trop heureux en vérité ! il y a vingt personnes qui voudroient être à votre place.

J A N O T.

Crayez-vous ?

L E C L E R C.

Si je le crois ! un homme qu'on a jetté par la fenêtre ! cela peut aller furieusement loin !... & dites-moi, vous êtes vous fait bien du mal ?

J A N O T.

Mal ! non ; pas du tout.

L E C L E R C.

Non ! vous êtes donc tombé sur quelque chose ?

J A N O T.

Au contraire, c'est quelque chose qui est tombé sur moi.

L E C L E R C.

Comment tombé sur vous !.... & vous dites qu'on vous a jetté par la fenêtre.

J A N O T.

Moi ! non pas, c'est une fille....

L E C L E R C.

Une fille qu'on a jettée sur vous ?

J A N O T.

Et non, ce n'est pas ça non plus.

L E C L E R C.

Que diable dites-vous donc ? je n'y comprends rien.

J A N O T.

Je vous dit que tout-à-l'heure, on m'a jetté par une fenêtre....

L E C L E R C.

Bien haute.

J A N O T.

Oui, du troisieme.

L E C L E R C.

Et bon Dieu ! vous devez être tout moulu !

J A N O T.

Et non, je ne suis pas tombé, je vous dis.

L E C L E R C.

(25)
LE CLERC.

Comment ! vous êtes donc resté en l'air !

JANOT.

Bon ! resté en l'air ! le diable vous emporte ! comment ! vous avez donc les oreilles dures ! j'étois en bas, moi, & une fille qui étoit à une fenêtre, là haut, voyez-vous !... (*en gesticulant il lui porte son bras sous le nez, le Clerc sent l'odeur*).

LE CLERC.

Pouah ! fi ! retirez donc votre bras.... cela sent mauvais comme tout.

JANOT.

Et ben ! c'est justement ça,

LE CLERC.

Comment ! qu'est-ce donc ?

JANOT. (*lui reportant au nez*).

Pardine ! vous ne devinez pas ?

LE CLERC.

Quoi ! est-ce que ça feroit ?...

JANOT.

Et sans doute, c'en est, voilà positivement le cas que je vous explique là, depuis une heure.

LE CLERC.

Ah ! je commence à comprendre....

JANOT.

Ah ! c'est ben heureux !... y êtes-vous ?

LE CLERC.

Oui, oui, j'y suis.... c'est une veste de gâtée, n'est-ce pas ?

JANOT.

Tout juste, & ben conseillez-moi donc à présent.

LE CLERC (*se reculant de lui*).

Et bien, mon ami, je te conseille de t'en aller à cette heure.

JANOT.

M'en aller ?

LE CLERC.

Oui, voilà ta déposition faite ; va te nettoyer à présent, je m'en vais arranger ton affaire, & tu reviendras demain.

JANOT.

Mais écoutez donc....

LE CLERC (*se reculant toujours*).

Non non, je n'ai pas le temps ; tu n'as plus à te plaindre, tu n'as plus d'argent,... sois tranquille, va, va te nettoyer, va mon ami (*il rentre chez lui*).

S C E N E X.

J A N O T *seul.*

OUI il a raison, je commence à me refroidir là, faut que j'aille chercher not souper cheus le Pâtissier, je me sécherai à son four. (*Il marche, & aperçoit un des garçons de la boutique, qui passe.*)

S C E N E X I.

J A N O T, UN GARÇON PATISSIER
(*portant un plat.*)

J A N O T.

AH ! te vlà, François ! j'allois cheus ta boutique.
L E G A R Ç O N.

Pourquoi faire ?

J A N O T.

J'allois chercher not souper qui est là, depis cinq heures, dans le four, avec de la chicorée dessous, est-ti prêt ?

L E G A R Ç O N.

Queu morceau que c'est ?

J A N O T.

Eh pardine un alloyau de mouton, avec une gouffe d'ail que je t'ai dit de faire ben cuire dans son jus, là risolé.

L E G A R Ç O N.

A moi ? je ne t'ai pas vu d'aujourd'hui.

J A N O T.

Ah oui, t'as raison ; c'est à Monsieur Pierre que j'ai parlé ; qui étoit là sur le pas de la porte en veste, avec un bonnet de coton, qui gardoit la boutique.

L E G A R Ç O N.

Queu marque est-ce qu'il a ton souper ?

J A N O T.

Et je te dis de la chicorée dessous, avec une petite broche & trois isques.... C'est-ti ça que t'as là ?

LE GARÇON.

Non, non, peste ; c'est un rognon de veau. C'est le souper d'un Procureur.... Ne m'arrête pas pus longtemps, car les Clercs ont les dents longues.... Mais va voir dans la boutique, tu le trouveras.

JANOT.

Oui, oui, Monsieur Pierre va me trouver ça. LE GARÇON (*s'en va, & Janot va à la boutique*).

SCENE XII.

RAGOT (*fort de chez lui avec sa serviette*).

Eh ben ! mais venterbleu ! voyez donc ce petit gueux-là, si c'est pas démonfant, là : deux heures pour aller chercher un gigot.... Quand il le feroit faire exprès !.... Au moins s'il avoit commencé par apporter toujours la bouteille, ça tient compagnie en attendant la mangeaille, ça sert de contenance ; mas pas du tout, je suis là devant ste tabe, & rien dessus ! ça me donne la pépie.... y fera à causer avec le Cabaretier.... je vas le faire avancer, moi... (*On entend derriere Janot qui dispute avec le Pâtissier*).

JANOT.

Eh ben ! pardine, on fait crédit au monde queuquefois pour deux fols.... Vous les mettez sur la taille.

RAGOT.

N'est-ce pas lui que j'entends donc ?

LE PATISSIER (*derriere le théâtre*).

Allons, allons, va-t-en vilain ; va te sécher ailleurs. (*On l'entend roffer à coups de torchon*).

JANOT (*criant derriere*).

Ahi ! ahi ! laissez-moi donc, Messieurs !... je vas me plaindre aussi contre vous, au moins.

RAGOT.

C'est lui-même ! ... ce petit coquin ! à qui en a-t-il.



S C E N E X I I I.

J A N O T , R A G O T (*rentrant*).J A N O T (*à part sans voir Ragot*).

E H ben ! ne me vlà pas mal moi , à st'heure. Ce diabe de Maître Clerc qui ne m'a pas l'aissé tant seulement de quoi payer la cuisson de mon gigot !

R A G O T.

Ah ! te vlà donc , à la fin ! eh ben , ce vin ! où ce qu'il est ?

J A N O T.

je n'ai pas encore été cheus le cabaret , Monsieur.

R A G O T.

Comment ! depuis le temps que t'es parti , pour aller chercher une bouteille ! & j'en aurois déjà bu quatre , moi !

J A N O T

Maître , faut le temps à tout. J'ai voulu d'abord tout de suite me débarrasser du Pâtissier , où que je croyois que vous aviez pus faim que soif pour le moment.

R A G O T.

Eh ben ! où ce qu'est le souper ?

J A N O T.

Il est encore là , Monsieur , c'est à cause du Commissaire... qui n'a pas voulu me le donner.

R A G O T.

Comment ! le Commissaire n'a pas voulu ?...

J A N O T.

Non , c'est une histoire... pas du Commissaire.... c'est du Clerc.... de deux sous.....

R A G O T.

Le Clerc... deux sous...

J A N O T.

Oui , qui falloit au Pâtissier pour son gigot... Les avez-vous en monnaie ?

R A G O T.

Comment ! est-ce que ma femme ne t'a pas donné douze sous pour le vin & le gigot ?

J A N O T.

Si fait , elle m'a donné un écu pour le changer ; de six francs , là tantôt.

R A G O T (*en colère*).

Elle t'a donné 6 livres misérable ! eh ! qu'est-ce que t'en as fait ?

J A N O T.

Comment ! Monsieur , vous n'entendez donc pas ? je vous dis que c'est le Commissaire , là , pour une plainte , avec son Clerc , que Dodinet m'a dit , d'une histoire , dessus ma veste , par une fenêtre , où ce que vous voyez , ben , tenez ... (*il lui porte de même son bras sous le nez*).

R A G O T (*le repoussant*).

Ah ! le vilain cochon ! veux-tu te retirer.

J A N O T.

Eh ben ! Monsieur , vlà vos six francs.

R A G O T.

Ah ! chien de coquin ! vlà la monnoie que tu me rapportes ; va-t-en ben vite me chercher mon argent , ou je te vas arranger , moi.

J A N O T.

Mais , Monsieur , c'est-ti de ma faute donc ? est-ce qu'on s'attend à ça ?

R A G O T.

Ce gueux-là n'en fait jamais d'autre quiens , va t'en , crai-moi. Retire-toi delà , ou je vas te nettoyer moi.

J A N O T.

Eh ben ! Monsieur , laissez-moi rentrer pour me changer , du moins.

R A G O T.

Rentrer ! ah drôle ! regarde ben ma porte , pour n'y pus remettre le pied.

J A N O T.

Comment ! Monsieur , vous me renvoyez ?

R A G O T.

Oui , coquin ; je te chasse , & va-t-en.

J A N O T.

Eh ben ! payez-moi mes gages.

R A G O T.

Tes gages ! un vaurien comme toi , qui ne gagne pas le pain qui mange ! t'es trop payé avec les six francs que tu m'emportes.

J A N O T.

Mais , Monsieur , je ne les ai pas , moi , vos six francs ! ils sont au greffe , on vous dit.

R A G O T.

Eh ben ! va les chercher bon soir. (*Il lui ferme la porte sur le nez*).

J A N O T.

Mais , Monsieur , laissez-moi prendre mon habit du moins.

Je vas te le jeter , ton habit.

S C E N E X I V .

J A N O T *seul.*

PARDINE ! me vlà ben à mon aise ! vlà que st'affaire là s'entame pas mal ! ... un beau conseil qui m'a donné là lui , avec sa plainte , Dodinet , & son soufflet de dix pistoles. (*Il frappe à la porte de Ragot*).

Eh ben ! Monsieur , me rendez-vous mon habit donc ? ... (*à lui-même*). J'ai été bête de le croire , moi ! queuque je vas devenir à présent ? j'ai une faim d'enragé , que je n'ai pas mangé depuis le matin jusqu'à l'heure qu'il est , gros comme une noix de pain ... toujours courir ! c'est être ben traite à son corps aussi ! ... (*Il frappe encore*). Eh ben ! Monsieur , c'est-ti pour rire donc ? eh ! mon habit ?

R A G O T (*lui jette par la fenêtre*).

Quiëns , le vlà , mais va-t-en & ne me fais pas descendre , sinon je t'irai habiller , moi.

J A N O T.

C'est pas la peine , allez. Bonne nuit not' Bourgeois , je viendrons demain matin.

R A G O T.

Eh ben ! oui , reviens , je te garderai à déjeuner.

S C E N E X V .

J A N O T *seul.*

ADéjeuner ! en attendant faudrait souper , & je n'ai pas le sou , & je ne connois personne de connoissance encore. La nuit comme ça ! si c'étoit le matin , y a des Auberges , on va se mettre à table ; on boit , on mange , & ne faut pas d'argent pour ça ... dans les Cabarets on ne paie qu'en sortant ; moi , je ne sortirois pas ... je tombe de sommeil , si y passoit queuque fiaque sur la place , je dormirois une coupe d'heures dans le carrosse ... ou si j'avions tant seulement un petit fagot pour me réchauffer , au coin d'une borne-là , de trois sous &

demis ! ... Jarni, je ne fais ce qui me tourmente le pus ; si c'est le froid, si c'est la faim ; je crois que c'est le sommeil, ... ou plutôt c'est la colère ! ... mordiennne ! je suis enragé après s^{te} Mamselle Suzon, qu'est cause de ça ; faut que je m'en venge ... j'y vas casser ses vitres ; (*il ramasse des pierres & les jette*). quiens, attrape ! pan, encore une ! ... ça me réchauffera. Pan, va toujours.

S C E N E X V I.

SIMON (*à sa fenêtre*), JANOT, (*jettant des pierres*).

S I M O N.

PARLE donc, hé ! petit gueux ! veux-tu que je t'aille prendre mesure d'une paire de foyers dans le derrière ?
J A N O T.

Toi ! descends donc, vlà que je t'attends ... quiens, vlà pour toi !

L E S A V E T I E R.

Ah, farpédié ! laisse-moi prendre mon tire-pied, je vas t'aller chauffer.

J A N O T.

Oui, viens donc chercher les bas de Mamselle Suzon, tu me paieras sa maille que j'y ai reprise.

S I M O N.

Ah ! tu l'y as repris une maille ! ah ben ! je vas te remettre un bout, moi.

J A N O T.

Arrive donc, si t'as du cœur ; en attendant ; attrape toujours. (*Il jette des pierres*). (*à part*). si y pouvoit venir me donner quelques gifles, tant seulement, ça rendroit mon affaire ben meilleure, comme disoit Dodinet, y me manquoit ça tantôt dedans ma plainte.

S C E N E X V I I.

JANOT, SIMON (*en entrant le rossé avec son tire-pied*).

S I M O N (*frappant*).

AH ! gueux ! tu jettes des pierres !

(32)
J A N O T.

Ah ! traite ! tu me prends par derrière !

S I M O N (*le rossant*).

Quiens , en vlà aussi par-devant.

J A N O T.

Oui-dà ! donnes-en donc encore un pour voir.

S I M O N (*le battant*).

Quiens , polisson , en vlà encore un.

J A N O T.

Ah ! mais , ne dis pas de sottise , entends-tu ? parce que je me fâcherai , au moins.

S I M O N.

Eh ben , fâche-toi donc pour voir ; quiens , vlà ton attaque.

J A N O T.

Ah ! c'est un peu trop fort aussi ! puisque tu le prends sur ce ton-là , je m'en vas te parler , moi. (*Il se met à crier*) Au guet , au voleur ! au guet ! . . .

L E S A V E T I E R.

Ah ! chen ! tu cries donc ?

J A N O T.

Eh non , je vas te laisser faire... va toujours... au guet ! au guet ! . . .

L E S A V E T I E R.

Quiens , coquin ! quiens , drôle ! vas lui porter ça . . .
(*après l'avoir bien rossé , il se sauve.*)

S C E N E X V I I I .

Mme. R A G O T (*à la fenêtre*). J A N O T.

Mme. R A G O T.

QU'EST-CE que c'est donc que ces vauriens-là qui empêchent de dormir le monde , & qui se battent ?

J A N O T.

Vous ne savez ce que vous dites , Madame , ce n'est pas moi , c'est lui qui bat ; moi , je crie.

L A F E M M E.

Eh ben , allez crier plus loin.

J A N O T.

Je veux crier ici , moi.

SCENE

SCENE XIX.

LE SAVETIER (à sa fenêtre crie) :

AU guet ! au voleur !

JANOT. (étonné de l'entendre).

Ah ben , en vlà encore une bonne celle-là !

LA FEMME (criant aussi , & Ragot avec elle , ainsi que Suzon.

Au guet ! au guet !... au Commissaire !

JANOT.

Eh ben ! est-ce qu'ils sont donc fous , avec leur sabbat.

SCENE. XX.

(Les susdits) LE GUET.

LE CAPORAL.

Q'EST-CE que c'est donc que tout cela ?

JANOT.

Ah ! Monsieur le Guet , c'est que sous vot respect , les paroles ne puent pas , mais...

RAGOT.

Ne l'écontez pas... c'est un gueu....

LA FEMME.

Oui , il fait du train depuis une heure.

LE SAVETIER.

C'est un coquin qui casse nos vitres.

LE CAPORAL.

Comment drôle ! vous cassez les vitres !

JANOT.

Et non , Monsieur , c'est que ... Tenez , vlà comme ça est venu.. (Il veut lui faire sentir son bras &c).

LE CAPORAL.

Ah ! le cochon ! qu'est-ce que c'est que ça !

LE SAVETIER.

C'est un gueu qu'est fou.

LA FEMME.

Oui , il sent le vin à pleine bouche.

E

J A N O T.

Le vin ! ah ben oui , vous vous y connoissez . . .
(au Caporal) voyez donc un peu si c'est là du vin

LE CAPORAL.

Comment insolent ! tu te moques de nous , je crois . .
Mais voilà le Commissaire ! il va te parler.

S C E N E X X I.

Les susdits , LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC (à Janot).

EH bien ! te voilà encore ! est-ce que tu veux faire une autre plainte ?

J A N O T.

Oh non ! je n'ai pus d'argent ! C'est pas moi ,
Monsieur , c'est ce drôle là qui se plaint. *Il montre le Savetier.*

LE SAVETIER.

Oui , Monsieur , il casse mes vitres.

LA FEMME.

Il trouble le repos de tout le monde.

LE CAPORAL.

Il insulte le Guet . . .

LE CLERC.

Ah ! c'est trop fort.

J A N O T.

Moi , Monsieur , au contraire , c'est ce gueu là qui
tantôt , vous savez ben ce que vous ai dit . . là , par la
fenêta . . .

LE CLERC (*se reculant de lui*). .

Oui , oui , je fais ce que c'est Mais il falloit te
retirer comme je te l'ai dit , & ne pas te faire justice
toi même. Te voilà dans le cas d'une amende à présent.

J A N O T.

Comment donc amende ! il faut donc toujours payer ,
avec vous autres ?

LE CLERC.

Mais , outre que tu es reprehensible pour troubler le
bon ordre , il faut encore payer le dommage & les vitres
cassées.

LA FEMME.

C'est juste.

J A N O T.
Mais, Monsieur, je n'ai pas d'argent, moi, depuis que je me suis plaint.

LE CAPORAL.

Eh ben, en prison.

J A N O T.

Comment mordre ! payer pour se plaindre ! & en prison pour n'avoir pas d'argent ! mais c'est-ti une conscience donc ça ?

LE CLERC.

Ecoute, je vois bien que tu es un innocent, il faut te pardonner cette fois-ci, à condition que cela ne t'arrivera plus : on te fait grâce de la prison. . . .

LE CAPORAL.

Mais, Monsieur, & le dommage donc ?

LE CLERC.

Oui, vous avez raison ; il faut de la justice en tout ; cela peut s'accommoder. . . voilà un paquet dont il n'a que faire ; on va le porter chez-moi pour nantissement. On le vendra demain matin, & quand on aura payé les vîtres cassées & les frais ; s'il y a du reste, on le lui remettra.

LE CAPORAL.

Ah ! vivat ! fort bien jugé !

LE SAVETIER (à la fenêtre).

Oui, je m'y accorde.

J A N O T.

Mais jarni, je ne m'y accorde pas, moi.

LE CLERC.

En ce cas, conduisez-le en prison.

J A N O T.

En prison ! comment c'est donc tout de bon ?

LE CLERC.

Oui, tu as l'alternative, ainsi arrange-toi avec ces Messieurs. (*Il rentre chez lui*).

J A N O T.

Un beau chien d'arrangement ; quand je serai dedans, moi, queu figure que je ferai-là ?

LE CAPORAL.

Allons, allons dépêche. . . le paquet, ou marche.

LA FEMME.

En prison, en prison.

J A N O T.

Par-là jarni ! ça n'est-ti pas enrageant une jugerie comme ça ! . . . Allons donc, puisqu'il faut en passer par là, emportez le paquet. . . (*à part*). & que le diable vous emporte avec. . .

LE CAPORAL (*prenant le paquet*).

A la bonne heure : (*au Saverier*). demain , Maître Simon , je conterons ensemble. (*à Janot*). Pour toi , mon ami , va te coucher , crois moi , car si je te trouve en repassant , je te mettrai à couvert ; au revoir. (*Il s'en va avec le guet*).

L A F E M M E.

C'est bien fait ; il le mérite ben. (*Elle lui ferme la fenêtre au nez*).

R A G O T.

Adieu , mauvais sujet. . . . (*Il lui ferme aussi sa fenêtre*).

LE SAVETIER.

Bon soir , mon petit ami. (*Il lui ferme la fenêtre*).

S U Z O N.

Adieu , mon pauvre Janot. (*elle ferme la fenêtre*).

J A N O T.

Au diable ! & ben , voyez pourtant comme tout ça tourne ! me voilà ben dédommagé , moi ! j'ai perdu mon argent , j'ai ma veste gâtée , j'ai été rossé ! . . . & faut que je paie encore ! . . . ah ! jarni ! tout ça me rappelle ce que me disoit ma pauvre mere , du temps que j'alloit à l'école , qu'est morte à présent , chez Monsieur Nicodème ; quand je revenais me plaindre à elle avec l'oreille déchirée , j'attrapais encore le fouet par dessus le marché ! & ben , c'est la même chose à présent. Les grands comme les petits , les enfants comme les personnes , dans le monde , comme à l'école ; ont beau venir se plaindre d'avoir eu des coups , autant de pris ! c'est toujours les Battus qui paient l'amande.

(*au Public*).

Encore , si du moins , Messieurs , flamande là-pouvoit tourner au profit de vos plaisirs , je me croirois bienheureux de là payer tous les jours.

Lu & approuvé , à Paris le 5 Juin 1779 , S U A R D.

Vu l'Approbation , permis de représenter , & imprimer , à Paris ,
cc 5 Juin 1779 , L E N O I R.